

TU AS PROMIS
QUE TU VIVRAIS POUR MOI

Du même auteur :

Un merci de trop, Michel Lafon, 2016.

Lunettes noires, peau de banane et Saint-Valentin, Michel Lafon, 2017 (nouvelle disponible en version numérique).

Jeunesse :

Melissa, Sac à gras, Librinova, 2016.

Carène Ponte

TU AS PROMIS
QUE TU VIVRAIS POUR MOI



*Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2017
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

*À Sylvain qui aura vingt-neuf ans à jamais.
À Sandrine, sa sœur, qui pense à lui chaque jour.*

PROLOGUE

29 octobre 2015

Lorsque le réveil sonne, j'enfouis ma tête sous l'oreiller. Je n'ai jamais apprécié cet appareil spécialement conçu pour me sortir de la douce chaleur du sommeil. Mais ce matin, c'est pire que tout.

Il me semble que je n'ai pas quitté mon lit depuis des jours. Je voudrais que tout ceci soit un cauchemar. Rien qu'un cauchemar qui me réveillerait en sursaut, et me permettrait de réaliser que rien n'est vrai. Je voudrais de nouveau avoir cinq ans et m'en remettre à l'attrape-rêves que ma mère avait fixé au-dessus de mon lit. À l'époque, il me protégeait des monstres à une jambe et des sorcières chauves. Peut-être qu'aujourd'hui il me défendrait aussi contre ça.

La sonnerie retentit de nouveau. De rage

Carène Ponte

j'attrape le réveil et de rage le balance à l'autre bout de la chambre. Le choc lui cloue le bec.

Je refuse de me lever et d'affronter cette journée. Parce que cela voudra dire que ma meilleure amie est définitivement partie. Et je ne veux pas lui dire au revoir. Pas dans une église gelée, remplie de gens en pleurs.

Je ne veux pas que chaque vendredi soit à jamais marqué par l'image d'un cercueil fermé. C'est au-dessus de mes forces.

Je veux encore croire qu'elle et moi, on ira bientôt se balader ou au cinéma. Si je ferme les yeux, je vois distinctement son visage, ses cheveux courts, ses grands yeux marron rieurs. Et si je me concentre, je suis sûre de pouvoir entendre son rire et sentir sa présence.

Comment peut-on mourir à trente et un ans ? Qui peut manquer de cœur à ce point pour décider qu'une fille aussi géniale que Marie doit succomber en quelques mois à peine à une saloperie de maladie ? Qui ?

Marie et moi, on se connaissait depuis tellement d'années. Vingt-cinq ans. Autant dire depuis toujours.

Ce jour-là, il faisait beau et nous venions tout juste d'emménager dans la maison que mes parents avaient achetée. J'étais folle de joie parce

Tu as promis que tu vivrais pour moi

que pour la première fois j'allais avoir un jardin. Moi qui n'avais connu que l'aire de jeux en bas de l'immeuble. Un jardin, un vrai. Avec une balançoire, papa me l'avait promis.

À peine descendue du camion de déménagement, je m'étais précipitée pour voir à quoi ressemblait ce paradis tant attendu.

De l'herbe, des mauvaises herbes, des orties... Peu m'importait, je trouvais ça merveilleux.

Au bout, il y avait un grillage qui séparait notre maison de celle de nos voisins. Et derrière le grillage, une fille. Accroupie et concentrée avec un bâton entre les mains.

Alors que j'étais restée un temps hésitante, la curiosité avait fini par l'emporter et je m'étais approchée du grillage. La fille était en train d'essayer de faire rentrer des limaces dans une bouteille avec des feuilles de salade à l'intérieur.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Un élevage de limaces.

– Un élevage de limaces ? Mais pour quoi faire ?

– Pour les mettre dans le lit de mon petit frère. Peut-être qu'il s'en ira, comme ça.

– Moi, j'ai pas de frère, ni de sœur.

– Si tu veux je te donne le mien. Il ne fait rien que pleurer et j'ai même pas le droit de jouer avec lui. Un frère, c'est trop nul.

Carène Ponte

– Ouais, t’as raison c’est trop nul en fait...

Elle avait relevé la tête et abandonné les limaces qui, trop heureuses de l’aubaine, s’enfuyaient à toute bave.

– Comment tu t’appelles ?

– Molly.

– Avec un M comme moi ! Moi, c’est Marie que je m’appelle. Et t’as quel âge ?

– Quatre ans et demi mais bientôt ce sera mon anniversaire et j’aurai cinq ans !

– Et moi, j’ai six ans. Tu veux venir jouer au chevalier et à la princesse avec moi ? Comme c’est moi la plus grande, c’est moi qui décide qui fait la princesse et qui fait le chevalier, d’accord ?

– D’accord !

– Alors je fais le chevalier et toi la princesse. Tu vas voir, mon papa m’a fabriqué une épée en bois.

Elle avait souri. Il lui manquait une dent sur le devant. La chance ! La petite souris était déjà passée chez elle.

Une amitié de vingt-cinq ans. Du passé, des souvenirs et, à partir d’aujourd’hui, plus rien.

La petite fille derrière son grillage laisse peu à peu la place dans mon esprit à l’amie que j’ai vue s’éteindre il y a quelques jours sur un lit

Tu as promis que tu vivrais pour moi

d'hôpital. L'enchaînement des événements est un peu flou, comme si mon esprit voulait m'en épargner le souvenir.

En revanche, les derniers vrais moments d'échanges que j'ai passés avec elle sont gravés dans ma mémoire. C'était il y a maintenant plusieurs semaines, mais je me souviens de chacun des mots qu'elle a prononcés. Et de la demande qu'elle m'a faite...

Lorsque j'étais arrivée dans sa chambre ce jour-là, elle était assise dans son lit. Elle était déjà si pâle et amaigrie... Pourtant elle avait eu un sourire radieux quand elle m'avait vue.

– Je me demandais à quelle heure tu arriverais ! Il faut absolument que je te parle de ce nouvel infirmier qui est venu ce matin pour mon injection. Il est ca-non ! C'est dans ces moments-là que je me dis que j'aurais dû persévérer dans mes études d'infirmière...

– Tu es incorrigible. C'est le combienième infirmier sur lequel tu craques, dis-moi ?

– Tu sais, Molly, il n'y a que toi pour décider de te caser à même pas trente ans avec un type insipide. Pour ma part, j'ai envie de profiter de la vie...

Un blanc s'était installé.

– Germain n'est pas insipide...

Carène Ponte

– Rien que son prénom donne envie de dormir. Non mais Molly et Germain... Tu ne t'es pas dit dès le départ qu'il y avait un problème ? Une Molly, ça mérite un John ou un Brad ! Mais un Germain... Et dire que c'est ma mère qui vous a présentés ! Ça me désespère.

J'avais commencé à rire avant de m'arrêter d'un coup, comme si le tragique de la situation se rappelait à moi.

– Pourquoi tu fais cette tête ?

– Parce que... Enfin... Tu vois...

– Je vois quoi ? Que je vais mourir ? Et alors ? Ça doit m'empêcher de rire avec ma meilleure amie ? De lui parler de mon infirmier canon ? Ou encore de lui dire que son copain est aussi intéressant qu'une émission d'Arte sous-titrée en allemand ?

– Mais...

– Sérieusement, Molly, si tu es venue pour t'apitoyer sur mon sort, tu peux repartir. Ma mère le fait déjà très bien, tu sais. Et une personne qui passe son temps à chialer quand elle est là, c'est déjà trop. Moi, j'ai besoin de rire. D'oublier cette clinique, cette chambre, cette maladie de merde.

J'avais pris sur moi et dévié maladroitement la conversation.

– Tu as dit « infirmier canon » ? Mais canon comment ?

Tu as promis que tu vivrais pour moi

Elle avait souri et nous avions passé l'après-midi comme si de rien n'était. Comme si ma meilleure amie n'était pas en fin de vie. Comme si elle n'avait pas perdu dix kilos et tous ses cheveux. Comme s'il n'y avait pas la douleur pour la faire grimacer, cette douleur qu'elle essayait de masquer derrière un sourire souvent crispé.

Avant la fin de sa garde, l'infirmier était venu pour l'injection de je ne sais quel produit qui la détraquait plus qu'il ne la guérissait. Il était en effet canon. La fin des visites approchait.

– Dis-moi, Molly, j'ai un service à te demander.

Nous étions allongées l'une à côté de l'autre, tête contre tête.

– Tout ce que tu veux...

– Toi et moi, on sait maintenant que je ne sortirai jamais vivante de cette chambre. J'avais encore des tas de cœurs à faire chavirer mais que veux-tu, c'est comme ça...

Elle avait tourné la tête vers la mienne. Une larme avait commencé à rouler sur ma joue et je l'avais essuyée d'un geste rapide.

– Molly, s'il te plaît. C'est important. Je retourne ça dans ma tête depuis des jours. Je... Je voudrais que tu vives pour moi. Tu le ferais ?

Je m'étais redressée sur un coude.

– Que je vive pour toi ? Je ne comprends pas...

Carène Ponte

– Oui. Que tu vives pour nous deux. Que tu profites de la vie à ma place. Comme ça, j’aurais l’impression de ne pas mourir totalement.

– Mais... Je ne vois pas du tout...

– On est amies depuis que j’ai six ans, Molly. Je te connais mieux que personne. Et je sais qu’au fond de toi il y a tellement plus... Tu mérites mieux que cette petite vie dans laquelle tu es en train de t’enliser, avec ta foutue peur de la solitude.

– Mais je suis très heureuse !

– Sérieux ? Avec Germain le soporifique ? À être serveuse dans ce restaurant ?

– ...

– Et la Molly qui rêvait de devenir danseuse étoile ? Elle est passée où ? Je sais qu’elle est toujours là, moi. Et comme on ne peut rien refuser à une mourante, eh bien je t’ordonne de lui laisser la place.

– Mouais. Je ne relèverai pas pour Germain, qui manifestement ne trouve pas grâce à tes yeux. Quant à la danse, c’est une vieille histoire, tu sais bien que c’est du passé... Changer de vie ? Tout changer ? J’aimerais t’y voir.

– Il se trouve que je ne vais pas vraiment avoir le temps... Donc... Écoute, on va dire que tu as un an devant toi. Oui, un an. Pour trouver un boulot qui te mette des étoiles dans les yeux et pas seulement de l’argent sur ton

Tu as promis que tu vivrais pour moi

compte en banque, pour virer Germain, pour être heureuse, quoi ! Et tu me raconteras tout. Comme on l'a toujours fait. Comme si j'étais toujours vivante.

- Mais...
- Promets-le-moi, Molly.

J'avais promis. Trois semaines plus tard, elle était morte.

On est le 30 octobre. Aujourd'hui, je vais assister à l'enterrement de ma meilleure amie. Je ne sais même pas comment je vais survivre à cette journée.

Alors vivre...

– Tu es prête, mon poussin ?

Depuis près d'une demi-heure, face au miroir de la salle de bains, j'essaie de discipliner mes longs cheveux roux et bouclés pour qu'ils tiennent dans un chignon. Sans grand succès. Comme lorsque j'étais petit rat de l'Opéra de Paris, et que j'endurais chaque matin cette torture de la brosse qui tire les cheveux et des épinglees enfoncées pour maintenir l'ensemble en un chignon impeccable. Que pas une mèche ne dépasse.

Je me retourne d'un geste brusque pour le fusiller du regard.

– Est-ce que j'ai l'air d'être prête ? Et puis on ne va pas à un bal, on s'en fout que je sois prête ou non ! On enterre Marie aujourd'hui. Alors tu vois, ta question est juste stupide, je ne serai jamais prête pour ça. Et puis franchement, arrête avec tes « mon poussin », on n'est pas vétos !

– Pardon, Molly, je ne voulais pas dire ça...

Germain me fait face et je devine que je l'ai blessé. Il est sans doute le garçon le plus gentil que je connaisse. Toujours prévenant et plein d'attentions. Toujours à me laisser choisir, à accepter de faire ce dont j'ai envie.

Et même en cet instant, alors que je viens de lui lancer une remarque injuste et méchante, il trouve encore le moyen de s'excuser. Ce qui devrait me toucher, m'attendrir, pour une raison qui m'échappe, décuple ma colère.

Cela fait quasiment six mois que Germain et moi sommes ensemble, presque autant que j'ai emménagé dans le petit appartement que lui ont légué ses grands-parents dans le 8^e arrondissement de Paris. La question de vivre sous le même toit ne s'est pas vraiment posée mais imposée. J'avais dû retourner vivre chez mes parents après qu'Hugo m'avait quittée et, bien que je les adore, la cohabitation ne pouvait s'éterniser. Pour eux comme pour moi.

Quinze jours à peine après ma rupture, la mère de Marie, responsable d'un service administratif et financier, m'avait présenté Germain, son nouveau stagiaire. Marie avait dû passer la voir à son bureau pour lui rendre un livre et nous nous étions donné rendez-vous là-bas avant d'aller faire du shopping.

Lorsque je l'avais croisé près de la machine à café, Germain s'était fendu d'un petit sourire

Tu as promis que tu vivrais pour moi

timide creusant des fossettes sur ses joues. Je l'avais trouvé mignon avec ses grands yeux bleus.

Deux jours après cette rencontre, il m'envoyait un message me proposant d'aller prendre un verre. Il avait convaincu la mère de Marie de lui donner mon numéro de téléphone. J'avais accepté. Petit à petit, j'avais amené mes affaires chez lui pour définitivement quitter ma chambre de petite fille dans le pavillon de La Garenne-Colombes où j'avais grandi.

– Si tu as besoin de moi, je t'attends à côté.

Oui, Germain est un vrai gentil. Il referme doucement la porte de la salle de bains derrière lui et je reprends ma position face au miroir.

Comme si je pouvais être prête !

Et si je n'y allais pas ? Elle ne m'en voudrait pas. De toute façon, elle ne sera pas là pour le voir.

Les larmes que je refoule depuis que je suis réveillée se mettent à couler, validant l'option sans maquillage pour laquelle j'ai optée. Le vide que je ressens au fond de l'estomac prend d'un coup toute la place, les sanglots se font plus violents. Je peine à trouver mon souffle. D'un geste rageur, je balaie tout ce qui se trouve sur la tablette devant moi, ignorant le fracas des bouteilles de parfum et vernis à ongles qui se brisent sur le sol.

La porte de la salle de bains s'ouvre sans bruit

Carène Ponte

et je sens la main de Germain caresser maladroitement mes cheveux défaits.

– Ça va aller, mon poussin, ça va aller.

L'église est déjà pleine de monde lorsque nous entrons. J'ai renoncé au chignon et Germain me tient la main de peur sans doute que je m'effondre en plein milieu de l'allée.

De nombreux visages me sont inconnus et c'est tant mieux, parce que apercevoir ceux que je connais suffit à faire de nouveau couler mes larmes.

Charlotte, la mère de Marie, est assise au premier rang, les épaules voûtées. Elle qui a vu mourir son mari il y a cinq ans doit cette fois-ci enterrer sa fille. Son visage est d'une pâleur extrême accentuée par la finesse de ses traits. Elle a pris dix ans en quelques jours. À côté d'elle se tient Sacha, vingt-quatre ans, le frère de Marie. Le dos raide, la bouche crispée, il soutient sa mère qui s'appuie désespérément contre lui. Il est désormais tout ce qui lui reste.

J'évite de croiser leurs regards ; je sais que je ne supporterai pas d'y lire toute la douleur qu'il y a aussi sans aucun doute dans les miens. J'essaie de ne pas regarder le cercueil qui surplombe l'assemblée. De ne pas penser à ce qu'il contient.

Tu as promis que tu vivrais pour moi

Je m'assois sur un banc derrière la famille de Marie et m'efforce de calmer le tremblement de mes jambes. Je ferme les yeux et tente de m'évader loin de cet endroit. L'image de Marie aussitôt envahit ma pensée. Petite brune coiffée à la garçonne, toujours prête à rire, tellement pleine de vie.

– Comment vas-tu, ma chérie ?

La voix de ma mère me sort de ma torpeur. Mon père et elle ont pris place derrière nous. L'amitié qui lie mes parents à ceux de Marie est tout aussi ancienne que la nôtre et presque aussi forte.

Pour notre plus grand plaisir, nous passions souvent nos samedis soir l'une chez l'autre. Pendant que nos parents débattaient frénétiquement des sujets d'actualité, que ma mère tentait de faire valoir sa vision américaine des choses, Marie et moi, nous jouions toutes les deux, souvent rejointes par Sacha, ce qui nous agaçait prodigieusement.

Je sais combien le décès d'Henri, le père de Marie, a profondément affecté mes parents il y a cinq ans. Ils soutiennent Charlotte autant qu'ils le peuvent depuis.

Combien de temps dure la cérémonie, je n'en ai aucune idée. Je me lève et me rassois

au rythme de ce qui nous est dicté. Je triture dans ma main droite un mouchoir réduit à l'état d'une petite boulette qui ne peut plus rien essuyer. Les discours et hommages s'enchaînent. Tous ceux qui parlent de Marie ne la connaissent pas comme moi je la connaissais, mais il était au-dessus de mes forces de prendre la parole.

Quand arrive le moment de bénir le cercueil et d'adresser un dernier adieu à ma meilleure amie, mes jambes refusent de me porter. Je vois tous ces gens se mettre en ligne et avancer pas à pas. Je pense à ce qu'elle était, à ce qu'elle représentait pour moi. Mon corps rejette en bloc ce qui est en train de se dérouler sous mes yeux.

Elle m'a demandé de vivre pour elle. Et là, dans cette église, je ne vis pas, elle ne vit pas. Là, dans cette église, soudain, c'est trop dur. Je me sens comme oppressée, je peine à trouver de l'air pour respirer. Il faut que je sorte, je ne peux pas rester là, où il n'y a que la mort et le chagrin. Que le désespoir et les adieux que l'on ne devrait jamais avoir à faire.

Je regarde tout autour de moi, des visages fermés, des yeux mouillés que l'on tamponne avec un coin de mouchoir, mes parents qui soutiennent Charlotte en larmes devant le cercueil.

C'est plus que je ne peux supporter.

Tu as promis que tu vivrais pour moi

Mes jambes qui refusaient de répondre quelques minutes plus tôt d'un coup me soulèvent. J'avance de quelques pas dans l'allée, fais demi-tour et me mets à courir vers la sortie pour quitter cet endroit au plus vite.

J'entends à peine Germain bredouiller quelques mots dans mon dos. Je crois comprendre qu'il me demande où je vais. Peu importe, tant que c'est loin d'ici.

Je pousse les lourdes portes de l'église et me retrouve sur le parvis, fouettée par le vent de cette froide journée d'octobre. Je descends la volée de marches et avance droit devant moi.

– Tu ne devrais pas rester seule.

Viviane vient de sortir de sa voiture. Elle est après Marie la plus proche de mes amies. Toutes les deux ne s'appréciaient pas beaucoup. Viviane, censée, organisée et réfléchie. Marie, délurée, sans aucun plan de carrière, imprévisible.

Je regarde Viviane s'avancer vers moi et la réalité de ce que je viens de vivre s'impose à moi.

– Elle est partie, Viv...

– Je sais, Molly, je sais.

D'un geste un peu gauche de celle qui n'a pas l'habitude, elle me prend dans ses bras. Pendant de longues secondes, je pleure en silence. Viviane ne dit pas un mot.

Une bourrasque de vent plaque mon manteau contre mes jambes. Une bande d'adolescentes

Carène Ponte

passé devant nous, j'entends leurs rires résonner et peu à peu s'éloigner.

Puis le vent se calme. Un timide rayon de soleil fait même son apparition.

Viviane desserre son étreinte. Les yeux enfin secs, je m'écarte. Je tente de démêler avec les doigts mes cheveux rendus fous par les éléments. De l'autre côté de la rue, un type glisse sur je ne sais trop quoi et se rattrape in extremis non sans avoir mouliné des bras pour garder l'équilibre.

Je sens un fou rire qui monte du fond de mon estomac. J'essaie de le contenir mais il est si impérieux que je le laisse m'envahir et ris jusqu'à en avoir mal aux côtes.

Viviane me dévisage et son expression ne fait que renforcer mon hilarité.

Je vais vivre, Marie, je vais vivre. Je te le promets.

5 novembre

Seule dans l'appartement, je m'active frénétiquement depuis plusieurs heures. À croire que personne n'a jamais fait le ménage à fond ici. Depuis que j'ai emménagé, j'ai envie de tout sortir des tiroirs, de vider les placards, de donner un grand coup de frais à cet appartement coincé dans les années soixante-dix.

L'envie était là mais le temps me manquait. Être serveuse ne laisse pas beaucoup d'énergie.

Mais là, j'ai deux semaines de vacances devant moi alors je compte bien les mettre à profit. Peut-être même que je vais enlever cet immonde papier peint à fleurs et repeindre les murs. J'ai envie de jaune, de gris, de touches de turquoise, de bois clair, de meubles blancs.

Deux semaines de vacances d'affilée, je crois que cela ne m'est pas arrivé depuis au moins cinq

Carène Ponte

ans. Pas depuis que je travaille *Au grand gourmet*, une brasserie chic située dans le 5^e arrondissement de Paris et dirigée par M. Patterson.

M. Patterson est un vieil ami de ma mère. Ils ont passé une partie de leur enfance et leur adolescence dans un quartier résidentiel de Chicago jusqu'au départ de ma mère à l'âge de dix-huit ans.

Ils se sont retrouvés lorsqu'elle a créé son compte Facebook et frénétiquement recontacté toutes les personnes auxquelles elle se souvenait un jour avoir parlé, ne serait-ce que quelques minutes.

Elle me demandait sans cesse si je me souvenais du nom d'Untel ou d'Unetelle, ma maîtresse de petite section en maternelle, le coiffeur qui avait massacré ma coupe de cheveux à l'âge de treize ans (et dont elle espérait apprendre qu'il avait fait faillite, simplement pour que justice soit faite, affirmait-elle), ou encore la petite stagiaire de la boulangerie.

Pendant des semaines, elle m'en a parlé chaque fois qu'on se voyait, me reprochant de ne pas l'avoir convaincue de créer ce compte plus tôt. Un comble.

M. Patterson, James de son prénom, rêvait d'ouvrir un restaurant à Paris. Il en avait parlé à ma mère et elle s'était mis en tête de l'informer de toutes les enseignes à vendre de la capitale. Lorsque le propriétaire d'*Au grand*

Tu as promis que tu vivrais pour moi

gourmet, M. Dutreil, avait pris sa retraite, ma mère lui avait aussitôt dit qu'elle avait un vieil ami qui serait intéressé par l'affaire. Nous étions des habitués et il avait été séduit par l'idée de céder son commerce à un Américain. Le charme de ma mère, ses grands yeux verts et ses longs cheveux roux n'y étaient sans doute pas étrangers non plus.

Elle s'était précipitée sur Facebook pour prévenir James, et lui vanter la brasserie, l'emplacement, la clientèle. Il avait tout plaqué pour reprendre le restaurant et réaliser à cinquante-cinq ans le rêve de sa vie.

Mais comment les gens font-ils pour tout quitter du jour au lendemain et emménager dans une ville où ils n'ont jamais mis les pieds ? Je frémis rien que d'y penser.

M. Patterson avait donc pris la suite de M. Dutreil et moi, une place de serveuse.

Je ne faisais pas grand-chose à l'époque ; après une année de fac de droit et une autre en psycho, j'enchaînais les petites missions d'intérim sans intérêt. Ma mère avait donc demandé à son vieil ami de m'embaucher. Ses grands yeux verts et ses boucles rousses avaient une fois encore fait le reste.

J'étais donc devenue serveuse. Pas longtemps, je me l'étais promis. Juste le temps de faire le point sur ma vie et de me lancer dans une vraie carrière.

Mentalement je fais le compte, cela fera six ans dans quatre mois. Ah oui, tant que ça...

Un chiffon à poussière dans une main et un grand sac-poubelle dans l'autre, je continue mon grand nettoyage par le vide. Qui a besoin de conserver dix ans de programmes télé périmés ? Je pose la question.

Et un tiroir complet de prospectus de pizzas à emporter ? Sachant qu'invariablement on se contente d'appeler le premier numéro de la pile. Allez, hop, à la poubelle !

Je regarde tout autour de moi un peu désespérée. C'est comme si je découvrais cet endroit où je vis depuis plusieurs mois pour la première fois.

Les rideaux un peu jaunis, les tapis à motifs géométriques, le canapé en velours, les meubles en bois sombre. Un appartement dans lequel ont vécu les grands-parents de Germain et dans lequel ils habitent toujours manifestement.

Ils sont partis en résidence spécialisée pour personnes âgées il y a près de trois ans et l'ont légué à leur petit-fils. Pourquoi Germain n'a-t-il pas pris la peine de faire le moindre changement, je l'ignore.

J'ai commencé à lui soumettre mes idées de décoration hier soir :

– Tu ne voudrais pas qu'on enlève le papier peint et qu'on donne un coup de peinture ?

Tu as promis que tu vivrais pour moi

Et puis le canapé, tu sais, j'en ai vu un super un peu vintage chez IKEA, tu ne voudrais pas qu'on aille voir ?

– Bien sûr, mon poussin. Si cela peut te faire plaisir et te remonter un peu le moral, tout ce que tu voudras.

– Mais toi, tu en penses quoi ? Tu as envie de couleurs en particulier ?

– Oh tu sais, moi... Je m'en fiche un peu. Je te fais entièrement confiance. Tout ce qui te plaira me plaira.

J'avais eu envie d'attraper un poussin, de lui arracher les plumes une par une et de les balancer à la tête de Germain. Je m'étais contentée de continuer à surfer sur Internet, assise en tailleur sur le canapé, mon MacBook sur les genoux.

Deux semaines de vacances, il faudra au moins ça pour rendre cet appartement vivable.

Non pas que M. Patterson se soit montré d'un coup particulièrement généreux avec moi. Il a surtout eu pitié des clients devant lesquels je fondais en larmes à la moindre occasion. Parce que depuis la mort de Marie...

Je secoue la tête. Ne pas penser à elle. Ne pas laisser mon esprit commencer à invoquer les souvenirs. Faire du ménage, du tri et rien d'autre. Et si on cassait la cloison entre la cuisine et le salon, pour en faire une grande pièce ouverte ? Oui, sauf que cela nécessitera de

Carène Ponte

redécorer cette cuisine en formica blanc aussi désespérante qu'une salade végétarienne sauce à part.

La sonnerie de l'interphone coupe court à mes rêveries en mode décoratrice d'intérieur.

– Oui ?

– Bonjour, c'est le facteur. J'ai un recommandé pour vous.

Un recommandé ? Tiens... Je n'attends rien de particulier. J'espère que ce n'est pas quelque chose de grave. J'ai toujours eu les recommandés en horreur.

– Je descends.

Mais qu'est-ce que ça peut être ? Cela fait des semaines que je n'ai pas utilisé de voiture : ça ne peut pas être un avis d'excès de vitesse. Mon compte en banque est créditeur, enfin je crois...

J'ouvre la porte de l'immeuble, signe le registre et attrape la grande et lourde enveloppe marron que me tend le facteur. Quand je jette un œil à l'écriture, mon cœur manque un battement.